Anzeiger für die Altertumswissenschaft

Schriftleitung:
Simon M. Zuenelli

Universität Innsbruck
Institut für Sprachen und Literaturen
Bereich Latinistik/Gräzistik

LXX. Band
Juli/Dezember 2017
3./4. Heft

Universitätsverlag Wagner

would expect an infinitive, ἁγνεύειν, 'may you save me through your prayers to God our Lord *that I may purify* my mind into the light of truth'.
- GR73 the punctuation is erratic: put a period after lines 6 and 15.
- GR89.1 Μάρκος, not Μᾶρκος.
- GB1 consists of two epigrams: lines 1–2 and 3–5. In v. 3 read with the ms. ἦν καὶ παρασχὼν, a periphrastic construction: 'I had given', 'I gave'; in v. 5 the ms. reads ὅπως εὑροίμεθα (6 syllables instead of 5), which Rhoby corrects to ὅπως εὕροι μοι, but it should be ὅπως εὕροιμι, 'that I may find'.
- GB2.10 ᾗ που, not ᾖπου.
- The metrical discrepancy in IT3 (non-paroxytone line endings) strongly suggests that this epigram is late antique rather than Byzantine. The prosodic errors are therefore probably a sign of textual corruption: read in v. 5 ἐσάξας and ἐν θέσει πρώτῃ, and in v. 6 ζόου (cf. ζοή).
- IT9.8 one ms. reads ὁμότροπον ἑταῖρον and another ὁμότροφον ἑταῖρον, which Rhoby 'corrects' to ὁμότροφ' ἑταῖρον in order to produce a decent hexametric ending; but ὁμόθρωψ (gen. ὁμότροφος) does not exist.
- IT18.15–18 imitates Georgios Pisides, *De Vanitate Vitae*, 77–79.
- TR7 εἰ παῦσ<εν> ὕδωρ, ἄπιθι, βλέψον, κόραξ: a past tense without augment can hardly be correct: παύσῃ?
- TR15.1–3 since πέφυκεν does not have a transitive meaning ('stellt … dar' in Rhoby's translation), we need to correct κιβωτὸν to κιβωτὸς, 'the image that you see *is the ark*': this emendation is corroborated by φέρουσα which agrees with κιβωτὸς in case.
- VAT2.3–4 read φθάσει, not φθάσῃ, and ποίᾳ ἡμέρᾳ, not ποία ἡμέρα (the verb καταντῶ is intransitive).
- VAT20 No need to 'emend' ἐφευρέται to ἐφευρεταί: the word is ἐφευρετής in classical Greek, but ἐφευρέτης in later Greek.
- US14.6 χαρισθεία does not exist; read ἢ χάρις θεία and translate 'nothing […] provides great benefits *but holy providence*'.
- US14.14 ἐγὼ δέ at line end does not constitute an oxytone pause: in this position δὲ becomes clitic: ἐγώ δε.
- US25 the metrical titles in Vat. gr. 1823 (s. XIV) are not by 'ein gewisser Markos', but by the same Mark the Monk who owned Bodl. Clarke 15 (s. XI) which contains the same metrical titles.

Juli 2018

Marc D. Lauxtermann
Exeter College, Oxford

Thomas Riesenweber

C. Marius Victorinus, ‚Commenta in Ciceronis Rhetorica'

Berlin/Boston, De Gruyter. 2015. 2 Bde. 531 S. 50 Taf.; 520 S. Gr.-8°
(*Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte*, 120.)

Quand je traduis un texte critique avec mes étudiants, j'ai l'habitude de leur dire que derrière chaque ligne, derrière chaque mot, derrière chaque signe de ponctuation, il y a une longue réflexion, parfois très profonde, dont nous ne pouvons nous faire qu'une idée assez floue par l'apparat critique. L'ouvrage en deux volumes dont nous allons parler représente justement, à mon avis, ce long travail de réflexion qui se cache dans l'édition critique de C. Marius Victorinus, *Commenta in Ciceronis Rhetorica*, publiée par Thomas Riesenweber en 2013 (*Bibliotheca Teubneriana* 2012) et dont j'avais déjà fait un compte rendu en 2014.[1]

Le premier volume, *Prolegomena*, consiste essentiellement en une exposition très détaillée de l'histoire du texte. D'une part, Riesenweber examine le contexte historique qui permit la préservation des *Commenta* de Marius Victorinus, à partir du moment où l'auteur les a rédigés jusqu'à la parution des premières éditions (incunables) et des autres éditions parues jusqu'à présent ; d'autre part, c'est l'histoire intrinsèque, pour le dire de la sorte, qu'il nous offre, en décrivant tous les manuscrits conservés (y compris les gloses et même les fragments) et, ce qui constitue la majeure partie du volume, les relations et les liens de parenté qu'ils entretiennent entre eux. Pour compléter le volume, Riesenweber commence son livre avec une introduction générale sur l'auteur et divers aspects des *Commenta* d'une façon brève, mais non dénuée d'intérêt. Il nous offre ainsi une esquisse de la vie et des ouvrages de Marius Victorinus ; un *terminus ante quem* les *Commenta* ont pu être rédigés ; une justification bien fondée sur les manuscrits, le témoignage de Cassiodore et sur les raisons pour lesquelles il préfère le titre *Commenta* à celui de *Explanationes* aussi utilisé dans les éditions, par exemple, de K. Halm (1863) et de A. Ippolito (2006), ou de la forme *Rhetorica* ; une réflexion aussi bien philosophique que rhétorique des *Commenta* ; une autre sur les traces d'un possible caractère oral, en tant que manuel utilisé à l'origine pour l'enseignement ; un aperçu sur les ouvrages, latins et grecs, que Marius Victorinus semble avoir connus à son époque, d'après ses textes conservés ; une réflexion sur la façon de lemmatiser de Marius Victorinus –ce qui n'était pas très clair d'après les manuscrits où l'on mêlait citation et commentaire, presque sans distinction–, à partir du fait que le manuscrit D (de Cologne, un des plus anciens) montre

[1] Suárez-Martínez, P. M.: Compte rendu: Thomas Riesenweber (ed.), C. Marius Victorinus, Commenta in Ciceronis Rhetorica, ExClass 18, 2014, 273–282.

presque toujours le texte à commenter et l'impression qu'il suit un manuscrit très ancien et très fiable, normalement, du *De inuentione* de Cicéron, en distinguant les longs *lemmata* des petites *lexeis*, la citation n'étant pas toujours exacte, mais reprenant souvent le contenu du texte commenté et écrit par cœur ; finalement, il nous offre un résumé de tous les schémas qu'on trouve ici et là, parmi le texte et qui, semble-t-il, étaient dans le plan initial de Marius Victorinus, déduction faite à partir des manuscrits de toutes les époques et des commentaires mêmes que l'auteur propose. D'autre part, après l'étude des manuscrits, Riesenweber nous donne une notice du traité anonyme *De attributis personae et negotio*, qui a toujours été copié à côté des *Commenta*, normalement entre les livres I et II. Il se peut – dit-il – qu'il soit un extrait d'un autre commentaire dont on a conservé seulement deux *lemmata* ; il se peut aussi qu'il ait été écrit par Quintus Fabius Laurentius qui figure dans une suscription après le livre I, mais on ne peut en être certain. Ensuite, Riesenweber nous fait savoir quels ont été ses principes orthographiques, étant donné que les manuscrits appartiennent à diverses époques et que chacun montre ses particularités, par exemple, en ce qui concerne l'assimilation, la forme de la graphie *i*, celle de *cum/quom*, etc. ; il en va de même pour les mots grecs. Finalement, dans une *Appendix critica*, l'auteur donne au lecteur intéressé quatre textes : deux brefs *accesus ad Victorinum* qui se trouvent chacun dans un codex, un *compendium de rhetorica*, écrit à l'époque carolingienne par un auteur anonyme et conservé à l'intérieur de deux des meilleurs manuscrits (Q et O), et les *Castigationes* de Marinus Becichemus, du début du XVIème siècle. Ce texte reste, selon Riesenweber, très important puisqu'il transmet beaucoup de lectures des *Commenta* provenant, semble-t-il, d'une copie reliée à une autre copie dans laquelle s'unissaient les deux familles les plus importantes du texte. Le volume se termine avec cinquante magnifiques images en couleurs issues de divers manuscrits.

Mais la partie la plus importante du volume est celle qui est consacrée à ce qu'on a appelé ici l'histoire intrinsèque des manuscrits (pp. 103–453). L'auteur fournit d'abord une description sommaire de chacun des manuscrits qui conserve le texte soit complet, soit de façon fragmentaire, et des éditions publiées jusqu'à présent (avec la littérature qu'il a trouvée les concernant). C'est alors qu'il commence la déduction de l'arbre (le *stemma*) formé par l'ensemble des témoignages.

Le point de départ est la reconstruction, à partir d'erreurs communes à tous les manuscrits, de certaines interpolations et des lacunes, d'un archétype ω qui serait peut-être un texte proche de celui auquel se réfère Cassiodore dans ses *Instituta* (2, 2, 10) ; un texte qui, provenant d'Italie, arriva au royaume des Francs. Ceci serait l'hyparchétype qu'il appelle μ et qui donna lieu à une famille de manuscrits dont les plus importants sont le D, *codex Coloniensis* 166, de la fin du VIIème siècle et, plus tard, du début du IXème siècle, le V, *Vaticanus Palatinus Latinus* 1588. Voici une différence essentielle entre le *stemma* de Riesenweber et celui d'Ippolito : tandis que pour celle-là D est une branche directement provenant de ω, en face d'une autre branche représentée par α, hyparchétype auquel reviendrait la plupart des manuscrits, pour Riesenweber D et α appartiennent à la même branche μ, qui s'oppose, elle, à une nouvelle branche qu'il appelle λ et qui descend aussi de ω. C'est de cette dernière branche que découlent, à son avis, les manuscrits O (*codex Oxoniensis*, Bibl. Bodl., D'Orville 152), un des plus importants, comme le dernier éditeur avant Ippolito, K. Halm, l'avait déjà supposé, et Q, *codex Venetus*, Bibl. Nat. Marc. Lat. XI, 15 (=3812) : les concomitances (erreurs communes) les plus récurrentes que montrent entre eux les deux manuscrits, D et O, et qui faisaient qu'Ippolito les considérait comme appartenant à la même branche, ne sont selon Riesenweber que des fautes typiques des copistes, indépendantes les unes des autres. Après avoir établi l'existence de ces deux branches (μ et λ), ce qui constitue l'essentiel de l'apport de Riesenweber à l'histoire de la transmission du texte des *Commenta*, ce qui suit est la justification détaillée de ce principe en décrivant chacune des branches, c'est-à-dire des manuscrits qui les constituent et des relations qui s'établissent entre eux ; cela inclut des textes hypothétiques auxquels ils semblent renvoyer. La partie la plus difficile à décrire est celle qui concerne l'hyparchétype μ, puisqu'il contient la plupart des manuscrits connus et qu'il s'agit là de montrer que, ce qu'Ippolito considérait l'archétype ω était en réalité un hyparchétype. Il ne trouve toutefois que dix témoignages, dont l'un des plus importants est celui du manuscrit O, découvert par Ippolito, bien qu'il soit l'un des plus récents. Cependant, son importance est déterminée par le fait qu'il semble descendre, comme Riesenweber essaie à tout moment de démontrer, presque directement de l'hyparchétype (λ).

Pour clore ce grand chapitre, l'auteur offre une petite esquisse de l'histoire des « Vulgata », c'est-à-dire, des éditions qui ont contribué à fixer le texte reçu, et des principaux apports, surtout en lien avec les manuscrits, qu'elles ont produits pour l'améliorer, dès l'*editio princeps* d'Antonius Zarottus en 1474 jusqu'à celles de Halm, en 1863, et d'Ippolito en 2006, presque un siècle et demi après. Aucune n'avait envisagé l'existence de l'autre l'hyparchétype.

En ce qui concerne le deuxième volume, *Kritischer Kommentar und Indices*, Riesenweber nous présente toute sorte d'arguments pour justifier les modifications qu'il a faites par rapport au texte reçu : les additions, les exclusions, les permutations, les transpositions de mots, etc. C'est là que se met en évidence et de la façon la plus nette qui soit la pensée dont je parlais au début. Et c'est ainsi que j'ai pu revenir sur certains passages où, à l'occasion de mon compte rendu de 2014, je faisais part de certains doutes quant à savoir ce que Riesen-

weber avait pensé et quelle était la raison de la modification. Examinons quelques-uns :

– Dans 12,9 *<aliud> hoc medium honestum ciuile* (*Komm.*, p. 28), il découvre que la suite des termes *primum … tertia* « ohne die Bezeichnung des zweiten Gliedes kaum befriedigt, scheint etwas ausgefallen zu sein, *secundum, deinde* oder *aliud* », mais il n'évoque pas la possibilité d'attendre *alterum*, ce qui serait plus correct, plus « latin », bien qu'il saisisse très bien qu'il s'agit là de faire mention des « deux » formes de l'*honestum* : ce qui est *honestum solum atque purum* et ce qui est *honestum cum utili*.

– Dans 29,6–8 *cum enim exhortor, nihil persuadeo, sed uolentem aliquid ut magis uelit instigo ; et cum dehortor, [nolentem aliquid] non tunc primum persuadeo ut nolit, sed <nolentem aliquid> ut magis nolit instigo* (*Komm.*, p. 54 ss.), j'admettais la possibilité d'un changement, mais je ne le trouvais pas indispensable. Maintenant, après avoir lu Riesenweber, je pense que le changement est véritablement nécessaire : il explique fort bien que *persuadeo* n'est guère construit avec un accusatif de personne dans la latinité et jamais chez Victorinus. Il a donc très bien fait de changer la place de ces deux mots, ce qui permet de maintenir le parallélisme avec la phrase précédente. De plus, il explique comment la transposition a pu arriver au texte.

– Dans 43,14–15 *nam quia artes scribis multasque dicis esse causas, nullum non potes dicere* (*Komm.* p. 79), la tradition transmet *qui artes scribis*. Or, dans l'apparat critique de son édition, Riesenweber justifiait le changement par la comparaison avec 112,1–3 *quia artis praecepta das*, ce qui ne me semblait pas suffisant. Ici, on peut en plus lire qu'il suppose qu'il y a eu une haplographie, *qui(a)artis*, phénomène que l'on retrouve ailleurs dans le texte, ce qui donne maintenant une raison de plus pour accepter sa suggestion.

– Le cas de 65,8–9 est différent : *Primo, inquit, oportebit polliceri breuius te quam fueras esse dicturum* (*Komm.* p. 108–109). Là il change *fueris* par *fueras*, bien qu'aucun manuscrit n'appuie la restitution et que, cependant, O, un des plus importants, offre *fueris*. Il ne trouve pas de raison pour suivre les règles grammaticales de Cicéron, même si on peut y voir une subordonnée à valeur oblique où *fueras* serait un indicatif à la place d'un subjonctif, ce qui n'est pas rare chez Victorinus. Il me semble que la proposition de Riesenweber n'est pas recevable : comme je l'expliquais dans mon compte rendu, d'une part, on comprend bien *fueris*, n'étant pas utilisé à la place de *fuisses* (ce qui serait normal dans la syntaxe latine), mais ayant une valeur prospective, référée au futur (« si les juges deviennent fatigués parce qu'ils ont écouté beaucoup d'orateurs, il convient de leur promettre que tu vas parler plus brièvement que tu ne l'auras fait ») ; d'autre part, on constate que le subjonctif est, à coté de l'infinitif, le mode employé en latin dans les comparaisons inscrites dans une *oratio obliqua*. Donc, à mon avis, il faudrait retenir *fueris*.

– Dans 90,22–23 *Hoc quasi naturae esse magis uidetur, ut <consideremus> seruus quis an liber sit*, je constate que Riesenweber ajoute *consideremus* parce qu'on trouve entre autres la même construction encore deux fois à la même page (ll. 26 et 29). Là, je suggérais la possibilité de laisser le texte tel quel, puisque l'interrogation indirecte est introduite par *uideatur*, ou bien de changer *ut* par *utrum*. C'est une solution que notre éditeur avait aussi considérée, y voyant une haplographie. En tout cas, en plus de suggérer la possibilité de supprimer *ut* à la ligne 27, il préfère attribuer à Victorinus la volonté d'avoir varié entre *consideremus, considerandum …* et *considerare etiam debemus*, ce qui justifierait mieux la restitution de <*consideremus*>. C'est possible, mais cela ne me semble pas nécessaire.

– L'absence de texte que Riesenweber croit découvrir en 93,10 *si id ita et ante fuisse <et nunc esse> doceamus* est justifiée, à son avis, comme le résultat d'un « saut d'yeux » (« Augensprung ») : *et … fuisse <et … esse>*. Cependant, comme je le proposais, il semble préférable de sous-entendre (ou même de restituer) *esse* après *ita* (un seul mot, plus logique) que les trois mots suggérés.

– Dans le passage 107,23–26, l'éditeur propose une nouvelle addition que je ne jugeais pas nécessaire : *Haec quoque post rem sint necesse est ; neque enim potest inueniri nisi quod latet; est porro quod latet animaduertendum. <Quaerendum> itaque qui fuerint illi, qui primi illud fecerint, unde nunc agitur, qui deinde factum probauerint ac secuti sint.* Riesenweber reconnaît que le texte sans son addition n'a de sens ; c'est la solution adoptée par Zarottus et Ippolito, mais qu'il n'aime pas parce que les interrogations indirectes qui suivent ne possèdent pas leur propre prédicat … La suite ne lui fait que trop penser à une « sperrige Syntax ». D'autres possibilités tirées des manuscrits ne semblent pas être adaptées. C'est donc plutôt une question de goût et de sensibilité au style qui lui fait ajouter le mot *quaerendum* en tête des phrases subordonnées. On peut en discuter, naturellement, mais à mon avis il serait préférable de mettre la solution dans l'apparat critique, comme une possibilité, et de laisser le texte tel quel.

– Dans 121,18–20 *nunc tertium illud est, ut de argumentatione dicamus, quae pertinet ad elocutionem et quam Cicero ex dialectica sumptam in rhetorica posuit latiore*, Riesenweber « scripsit » *in rhetorica* et *latiore*. Les manuscrits offrent diverses possibilités : *in rhetoricam … laxiore, in rhetoricam … laxiorem, in rhetorica … laxiorem* et *in rhetoricam … latiorem*. Il me semble que la justification de *latiore(m)* convienne mieux que la forme *laxiore(m),* plus répandue, eu égard aux différents contextes que l'éditeur apporte. Cependant, l'accusatif que gardent les meilleurs manuscrits ne me semble pas être une difficulté, comme Riesenweber le croit. C'est vrai que Victorinus utilise *ponere in* suivi de l'ablatif ailleurs, mais cela ne signifie pas que l'accusatif ne soit pas possible ou qu'il ne soit pas en accord avec la norme classique : la construction *ponere in* suivi de

l'accusatif, bien que moins fréquente qu'avec l'ablatif, se trouve aussi souvent dans les textes latins (*uid. TLL,* X, I *s. u. passim* et en particulier, p. 2664–2665). Cela dit, à mon avis, *in rhetoricam … latiorem* est préférable, non seulement parce que cette expression a le même sens que *in rethorica … latiore*, mais surtout parce que c'est celle que transmettent les meilleurs manuscrits et elle représente clairement une *lectio difficilior*.

Voilà donc, à travers quelques exemples, comment ce deuxième volume a été conçu et écrit par Riesenweber. Ceux qui voudront étudier Victorinus devront le prendre en compte, non seulement parce qu'il offre des explications détaillées sur le texte même et la pensée de l'éditeur pour l'établir, mais parce que ces explications sont riches de commentaires tirés des autres éditeurs, du même texte, des manuscrits, des parallèles, de Cicéron, etc., nécessaires pour déchiffrer le contenu, le style, le contexte … tout ce qui nous fait mieux appréhender et apprécier un ouvrage, surtout ancien.

Du reste, en dehors d'une *Addenda et Corrigenda* à propos de la « Teubneriana », de la « Literaturverzeichnis » et des *Indices* (de choses, de mots latins et grecs, de noms, de lieux, de passages [« Stellen »], y compris l'*Appendix critica* et les *Castigationes* de Becichemus), le volume se referme avec un *Conspectus editionum* où Riesenweber montre les différences entre son édition de Victorinus et celle « von der bisher maßgeblichen Ausgabe Halms » : presque cinquante pages, à double colonne chacune, de différences. Ce qui surprend quelque peu, c'est qu'il ne fait pas mention de l'édition d'Ippolito, qui se place entre les deux comparées, comme si elle n'existait pas. Pour comprendre cela, on doit considérer que cette édition est née d'un compte rendu que Riesenweber a fait de l'édition d'Ippolito – à son avis insuffisamment satisfaisante – ; et, en plus, que c'est de sa propre édition dont il parle, non des autres. Dans l'apparat critique de sa « Teubneriana » on peut voir quelles sont les dettes qu'il a envers les autres éditeurs : ce n'est que très rarement qu'il accepte les suggestions d'Ippolito, tandis qu'il tient compte de beaucoup d'idées que O. Zwierlein, à qui ces volumes sont dédiés, lui a transmises *per litteras*. Toutes ces suggestions, si elles sont incorporées au texte, sont recueillies dans cette liste.

Bref, comme je le mentionnais au début, ce livre en deux volumes est le résultat d'une pensée, le complément parfait pour lire et comprendre d'une manière critique le texte de Marius Victorinus que Riesenweber avait composé pour la Teubner. Chapeau ![2]

Juli 2017 Pedro Manuel Suárez-Martínez
Université d'Oviedo

[2] Mme Aléna Ferchaud a fait que ce texte, rédigé à l'origine en « mon » français, soit vraiment « français ». Je veux la remercier pour son travail, toujours si professionnel.

Maria Chiara Scappaticcio

‚Artes grammaticae' in frammenti. I testi grammaticali latini e bilingui greco-latini su papiro. Edizione commentata

Berlin/Boston, De Gruyter. 2015. XV, 585 S. Ill. Gr.-8°
(*Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker*, 17.)

The title of this voluminous monograph is somewhat misleading or at least badly chosen: only two fragments of *artes grammaticae* (one, *PL* III/504, really of minuscule size and significance) are included among the 22-odd fragmentary documents which are treated in the various chapters of this book. The rest are either school exercises or bilingual glossaries without any accompanying theoretical text. The topic therefore is only vaguely that highlighted in the title, and the majority of the texts are best described as language learning tools and school texts and exercises. S. herself appears at times aware of the problem; for example, regarding *P. Bodl. I 2* (p. 169), she muses on the inappropriateness of describing the word-list as a 'grammatical treatise'. Some of these documents were edited for the first time or re-edited recently, some in Kramer, *Glossaria bilinguia* and *Glossaria bilinguia altera* (1983 and 2001), or in the *Oxyrhynchus Papyri* LXXVIII (2012), and other papyrological high-profile journals, with very full and generally satisfactory annotation, so the task Scappaticcio (henceforward S.) set herself to was a challenging one.

Perhaps the richest among the texts included is the *Ars* reconstructed from *P. Lit. Lond.* 2.184+ *P. Mich.* 7.429, which have yielded two fragments of an ancient book in roll format; two consecutive columns are extant on the *uerso* of the London papyrus, and a third in the Michigan document comes from (perhaps) an earlier chapter dealing with either diphthongues or rules for syllable formation. S. re-edits the text, with some proposals of her own, though perhaps none very decisive or convincing. One of the less persuasive characteristics of S. as a textual critic is that she has a tendency to canvass a new reading of her own, only to argue that the resulting text is corrupt, so that she has to emend it away to something else. For example, at Col. i, l. 3, S. argues rather assertively against]*at declinationem* read by previous editors, promoting]*ay* which she places between cruces, only to conclude in the commentary that upsilon must be a scribal error for *m* – so she writes *]a{y}<m> declinationem*. But what prompted a patently very competent scribe to mistake a very common adjective-noun collocation in the accusative case for a non existent Latin ending *AY*? Along similar lines, at Col. ii, l. 16 S. writes *a uo{ha}<ce>* for what she says is the reading *auoha* (earlier edds. read *audita*, see *infra*), in her view an anticipation error caused by the following word, *hac*.

Regrettably, though an expert and enterprising papyrologist, the author is not always up to task when